

# 1. Juin 1967

**Extrait de « L'EGYPTE » - Mahmoud Hussein  
Petite collection Maspero . Paris -1975  
Numérisation Al-mounadil-a**

## **1. LA PRÉPARATION DE L'AGRESSION**

Dès lors, la situation en Egypte offrait des conditions favorables à une agression étrangère: le régime en déclin présentait des signes de faiblesse croissante, alors que le mouvement de masse ne représentait pas encore une force nationale.

L'agression israélienne va mettre ces conditions à profit et elle répond alors à deux séries d'exigences impérialistes, complémentaires mais distinctes - les nécessités de la consolidation de l'Etat d'Israël et celles de l'offensive impérialiste américaine contre les pays qui ont cherché à repousser la domination américaine, sous le drapeau du « neutralisme » et sous le signe de la rivalité entre les Etats-Unis et l'U.R.S.S.

Du point de vue intérieur, l'agression devait servir à rétablir la cohésion de l'entité israélienne, sa liaison politique et matérielle avec les communautés juives hors d'Israël et le courant d'immigration vers l'Etat juif. Car sous tous ces rapports, la situation israélienne se détériorait rapidement depuis 1965, affaiblissant par là le potentiel offensif de cet Etat.

La cohésion intérieure et le potentiel offensif d'Israël requièrent, en même temps que l'annihilation nationale du peuple palestinien, la capacité permanente d'organiser militairement toute la population, de bloquer les contradictions entre les différents groupes sociaux, ethniques et culturels en deçà de la limite sauvegardant leur solidarité fondamentale face aux peuples arabes, et enfin, pour toutes ces raisons, requièrent l'aide massive de l'extérieur.

La crise qui commençait à secouer Israël en 1965 avait pour triple fondement l'affaiblissement brutal de l'aide extérieure; le déclin de l'éthique pionnière et ascétique et l'aggravation des contradictions intérieures, en particulier celles qui opposent des secteurs sociaux qui tendent à

s'embourgeoiser à des secteurs réduits au chômage ou à des formes de plus en plus proches de l'exploitation directe ; enfin, la renaissance du mouvement révolutionnaire palestinien qui remettait en question le sentiment général de sécurité intérieure, même si elle ne remettait pas l'existence d'Israël en danger.

L'existence d'Israël était ainsi ébranlée en profondeur, du fait que tous les éléments organiquement nécessaires à sa stabilité étaient ensemble remis en cause. Au niveau subjectif, c'est un malaise, une inquiétude croissants, en définitive une crise de confiance, qui s'affirmaient.

Groupé autour de Ben Gourion et de Dayan, dépositaires des traditions pionnières du passé, et pleinement conscient des conditions objectives de survie de l'«Etat juif», l'Etat-Major militaire sioniste propose alors la seule solution conforme aux réalités vitales de cet Etat: redonner la primauté à sa structure militaire en rétablissant une « tension dynamique » aux frontières et, s'il le faut, provoquer un conflit ouvert afin de déplacer la crise de l'intérieur vers l'extérieur, de transformer la crise interne découlant de la division au sein du mouvement sioniste et de la renaissance du mouvement révolutionnaire palestinien en une peur croissante de l'extermination des Juifs d'Israël par les Etats arabes voisins.

Par là, les objectifs à atteindre sont de réunifier et de mobiliser toutes les énergies intérieures, de rétablir le courant de sympathie et d'aide matérielle des communautés juives hors d'Israël, de résorber la crise politique et la crise économique face au « danger » arabe.

Enfin, dans le cas d'un conflit ouvert, une victoire décisive pourrait être le prélude à une redéfinition de frontières plus avantageuse pour l'Etat sioniste et mener ou bien à une situation prolongée de « tension dynamique », ou bien à une « paix israélienne » ouvrant graduellement les frontières économiques de certains pays arabes, donnant enfin un « arrière-pays » à Israël.

Dans les deux cas, un avantage qualitatif devait en découler pour Israël: dans l'esprit des dirigeants sionistes militaristes, le prestige des pays arabes, et en particulier celui du régime nassérien, serait complètement détruit; les peuples arabes seraient humiliés et, surtout, le peuple palestinien serait définitivement paralysé; les Israéliens retrouveraient la confiance et l'unité qu'ils étaient en train de perdre.

Le terrain sur lequel les Israéliens ont attiré le régime nassérien pour l'abattre est celui du prestige politique. Il s'est agi de mettre de plus en plus clairement en évidence leur droit de répondre au mouvement de libération palestinien par des représailles contre les gouvernements arabes limitrophes d'Israël, considérés comme les « instigateurs des terroristes ».

Par là, il fallait amener Nasser à se solidariser avec les combattants palestiniens - d'abord en paroles, ensuite sous des formes de plus en plus effectives, notamment en se rapprochant de la Syrie, dont le gouvernement baasiste avait une attitude plus belliqueuse que celle du gouvernement égyptien, et qui, elle, hébergeait effectivement certains camps actifs de guérilleros palestiniens.

En organisant d'abord des représailles contre la Jordanie, puis contre la Syrie elle-même, Israël mettant Nasser dans une situation de plus en plus difficile: ou bien prendre des initiatives offensives et donner à Israël l'occasion attendue de « se défendre » contre l'armée égyptienne, c'est-à-dire de mettre en exécution le plan d'agression; ou bien se laisser dépasser par les événements et subir une chute totale de prestige.

Jusqu'au bout, Nasser tentera d'éviter l'affrontement.

Mais ce n'était plus seulement les porte-parole baasistes qui l'incitaient à prendre une initiative spectaculaire, ou encore les radios jordaniennes et saoudiennes qui le narguaient ouvertement; c'était déjà une partie grandissante des officiers supérieurs de l'armée égyptienne qui le pressait d'agir - dans l'espoir que, par une mobilisation intensive, ils gagneraient une initiative politique intérieure totale, et en particulier materaient toutes les oppositions à l'armée qui s'étaient fait jour avec l'enlisement de la guerre du Yémen. Pour certains dirigeants de la bourgeoisie d'Etat, une telle situation pouvait d'autre part amener Nasser à se rapprocher des Etats-Unis, composer avec eux sous la pression de la menace Israélienne.

Nasser sera en quelque sorte acculé à l'offensive. Ayant repoussé autant que possible le moment où il lui faudrait franchir un pas décisif, il est amené - quand il le franchit enfin - à tenter un tout ou rien.

Les démarches formelles ne sont plus opérantes. Les demi-mesures ne changent pas une situation dont il ne tient pas les fils. La seule voie possible, c'est de transformer le défi israélien en défi égyptien - en rompant le contrat secret conclu

avec Israël après l'agression tripartite, en décrétant la mobilisation générale et en demandant le retrait des casques bleus installés entre les armées égyptienne et israélienne.

Le prestige politique de Nasser remontait immédiatement au zénith. Tous ses adversaires arabes étaient désarçonnés, obligés de composer avec lui. Un élément capital de l'initiative politique intérieure lui était rendu: l'appui populaire lui redonnait une certaine autonomie de manœuvre vis-à-vis de la bourgeoisie d'Etat, qu'il comptait bien mettre à profit pour consolider le régime. C'est l'occasion rêvée de résoudre les contradictions qui commençaient à déchirer celui-ci - en reforgeant l'«unité nationale».

Car il espérait que la tempête finirait par passer. Il s'appuyait, dans ce calcul, sur la supposition que les Soviétiques ne permettraient pas le déclenchement d'une véritable guerre, et qu'embourbés au Vietnam les Américains n'y tiendraient pas non plus. Une période de tension relativement longue pourrait alors déboucher sur un compromis - pour lequel Nasser laissait la porte ouverte, et dont le vice-président, Zakariah Mohieddine, s'apprêtait même à discuter les termes à Washington. L'UR.S.S., de son côté, entretenait ces illusions, confiante qu'elle était dans l'affirmation des dirigeants américains selon laquelle ils ne voulaient pas la guerre et qu'ils dissuaderaient les Israéliens d'attaquer. En Israël, cependant, le geste de Nasser achevait de réaliser l'« union sacrée ». Dayan prenait le contrôle direct de l'armée.

Le dispositif militaire et politique de l'agression était désormais au point.

## 2. LA DÉBACLE MILITAIRE

Quel était alors le rapport global des forces en présence - qui a déterminé la débâcle militaire égyptienne?

La propagande officielle cherchera à cette débâcle des explications invoquant les faiblesses techniques de l'armée et de la tactique égyptiennes ou les trahisons individuelles au sein des dirigeants de cette armée. On parlera surtout de l'attaque surprise des avions israéliens, venant d'une direction inattendue! (du côté de la mer); ou encore de la couverture américaine à ces avions; ou du navire de guerre américain

« Liberty » croisant en Méditerranée et orientant les attaques israéliennes, etc. Enfin, on insistera de plus en plus sur l'« erreur fatale » de n'avoir pas attaqué les premiers.

Tous ces arguments sont valables, dans le détail; mais leur fonction de propagande, ici, est de masquer l'essentiel, à savoir les raisons de classe de la défaite.

En mai 1967, alors que Nasser s'avance sans le savoir vers la guerre qu'Israël lui avait préparée, ce qu'il tentait de faire, c'était de convaincre les masses égyptiennes et arabes qu'il était prêt à gagner la guerre - non de se préparer à la gagner.

Il y aura partout des meetings populaires pour parler de la guerre que l'armée devait livrer; le peuple, quant à lui, avait à la soutenir sans réserve, à faire une confiance absolue à son leader.

Comme en 1956, il s'agissait d'accumuler un capital politique pour le pouvoir et non, évidemment, d'ouvrir les vannes de l'initiative militaire populaire. Comme en 1956, la guerre n'ayant pas été voulue - et donc, *a fortiori*, n'ayant pas été préparée - quand elle est déclenchée (par les Israéliens), le peuple égyptien l'apprendra par le bulletin de nouvelles de la radio.

Ainsi, la défaite sera définitivement consommée avant que puisse s'exprimer la moindre participation des masses populaires à la préparation politico-militaire de la guerre, ni au déroulement des combats.

Sur les quelques rares points d'accrochage des deux armées où se trouvait une population civile - à Khan Younès ou à El Ariche - des formes d'organisation populaire de la résistance, nées spontanément, ont été étouffées par l'armée égyptienne elle-même.

La raison fondamentale de la défaite, comme en 1956, c'est donc que ceux qui menaient la guerre n'étaient pas ceux qui avaient des intérêts anti-impérialistes puissants, des aspirations vitales à combattre vraiment.

Ceux qui menaient la guerre, c'étaient les dirigeants militaires de la bourgeoisie d'Etat - les principaux représentants du régime d'exploitation capitaliste bureaucratique que les masses commençaient à remettre en question.

C'est à partir de cette donnée que l'on peut comparer le rapport de forces global entre les armées israélienne et égyptienne. .

L'armée israélienne était douée d'une forte cohésion

interne, reposant sur la fusion de ses membres en un corps unifié par des intérêts fondamentaux communs et dépendait d'un Etat-Major conscient de ces intérêts, profondément imbu du système idéologique qui les sous-tendait et donc conséquent dans ses actes. Les intérêts d'Israël nécessitant une tension permanente et, de temps en temps, des victoires spectaculaires, la politique de cet Etat-Major consistait à réaliser, systématiquement, ces nécessités. Dans de telles conditions, cet Etat-Major peut utiliser, avec un maximum d'efficacité, les possibilités techniques dont il dispose.

L'armée égyptienne, elle, était en état d'infériorité sur tous ces plans.

Toutes les contradictions de classe de la société égyptienne s'y trouvaient réfléchies.

Le mépris total de la section militaire de la bourgeoisie d'Etat pour les masses populaires prend ici la forme du mépris total pour leur vie, en même temps que l'appétit bourgeois égoïste prend, en situation de guerre, en plein désert, les proportions du scandale et exerce un effet démoralisateur direct.

L'armée égyptienne réunit deux classes antagonistes, dans la situation que nous avons déjà décrite - fièvre de l'enrichissement et du luxe, instabilité et vulnérabilité, angoisse du lendemain, pour la classe dominante; débuts de la révolte et de retombée des illusions, pour la classe dominée.

Les intérêts de la classe dominante, dans cette situation, consistaient à faire semblant de vouloir la guerre et, dans le cas où elle éclaterait, à *l'utiliser* pour imposer au pouvoir exécutif une politique plus résolument pro-occidentale, qui consoliderait ses privilèges.

Après avoir, jusqu'au bout, pensé que la guerre n'éclaterait pas vraiment et avoir été réveillée brutalement par l'attaque israélienne, elle s'est alors trouvée désemparée.

Ses principaux dirigeants quittèrent le Sinaï dès le premier jour pour tenter de préparer un changement de politique au Caire. Les autres commencèrent à faire de même, dès la tombée de la première nuit, découragés par les premiers, ou affolés, ou encore se dépêchant de rentrer chez eux pour s'occuper de leurs affaires personnelles, dans une situation où de grands bouleversements s'annonçaient.

De même l'incapacité d'une initiative militaire à la base, après cette défaillance, était inévitable, car la structure de commandement de l'armée concentrait tous les pouvoirs,

toutes les informations, toutes les initiatives au sommet, laissant la masse des soldats et des jeunes officiers incapables de prendre la moindre initiative autonome. C'est pourquoi l'insouciance, l'hypocrisie des officiers supérieurs entraînaient des répercussions extrêmement graves, à tous les échelons de l'armée. C'est pourquoi, après les échecs massifs du premier et du deuxième jour de guerre, quand ces officiers quittèrent le terrain de combat, les troupes laissées sans chefs étaient incapables de tenter quoi que ce soit; il ne leur était même pas possible de s'orienter dans le désert. Puis l'eau venant à manquer, quand les centres de coordination logistique furent désorganisés, il ne leur restait plus qu'à chercher à survivre.

### 3. LA RENAISSANCE DU MOUVEMENT DE MASSE (LE 9 JUIN)

Avec le renforcement décisif du rôle de l'armée israélienne dans toute la région et l'expansion territoriale nouvelle jusqu'au canal de Suez, l'Etat-Major sioniste pensait réaliser l'essentiel de ses plans : la consolidation pour longtemps de l'organisation militaire du pays et la cohésion intérieure qui en découlait; le rétablissement du courant de sympathie des communautés juives et de l'opinion pro-sioniste qui allait charrier une aide massive, en vue de résoudre les problèmes économiques les plus urgents d'Israël; la certitude que les peuples arabes se trouveraient tellement humiliés qu'il ne leur resterait plus d'autre issue que d'admettre l'existence d'Israël en même temps que sa supériorité décisive dans la région.

Avec la défaite du régime nassérien et l'échec de sa politique, dite « non alignée » et « socialiste », de développement étatique, l'impérialisme U.S. pensait toucher au but qu'il poursuivait depuis plusieurs années: briser le courant d'autonomie arabe vis-à-vis de l'Occident et le prestige à la fois de l'expérience nassérienne et de la bourgeoisie soviétique.

Il semblait que le régime nassérien n'eût plus qu'à établir son constat de faillite; ce que Nasser fit dans son discours de démission du 9 juin.

On a pesamment insisté, jusqu'ici, sur les motivations personnelles de Nasser à démissionner. Il est beaucoup plus important de préciser la nature des pressions qui se sont

exercées dans ce sens, de la part des forces intérieures et extérieures sur lesquelles Nasser et son régime prenaient appui jusqu'ici.

Cette démission répondait aux exigences de la plupart des éléments de la bourgeoisie d'Etat - qui trouvaient là une chance inespérée de réaliser, sans coup férir, une transformation politique conforme à leurs aspirations communes (quitte à se livrer ensuite une lutte d'influence, dans le cadre de cette transformation).

Il s'agissait, en remplaçant Nasser par Zakariah Mohieddine, d'une part, d'avoir un leader sans prestige historique, beaucoup moins indépendant d'elle, d'autre part, d'impulser une nouvelle politique consistant à se rapprocher des Etats-Unis, en tirant profit, au maximum, de l'échec subi par les Soviétiques - considérés comme les protecteurs de l'expérience nassérienne - et en faisant valoir que seul le rapprochement avec les Etats-Unis pouvait permettre une « issue honorable » à la situation créée par la défaite.

Dans ces conditions, quelle était l'attitude de la direction soviétique ?

- On l'a vu, celle-ci n'avait, jusque-là, pas de moyen direct d'orienter la politique égyptienne; elle n'avait donc pas participé à l'élaboration de la tactique nassérienne du mois de mai. Elle ne l'avait pas découragée non plus - sachant que le gouvernement égyptien ne voulait pas la guerre et considérant que le gouvernement américain, de son côté, ne la cherchait pas.

Une détérioration des rapports entre l'Egypte - avec, autour d'elle, les autres pays arabes - et les pays occidentaux protégeant Israël pouvait alors comporter de grands bénéfices politiques pour l'U.R.S.S.

Il s'agissait, cependant, de s'assurer que la situation ne se transformerait pas en guerre réelle; c'est pourquoi des pressions modératrices s'étaient exercées sur Nasser, aux premiers jours de juin - quand il apparut que la mobilisation de l'armée égyptienne dans le Sinaï, après le retrait des forces de l'O.N.U., comportait un danger croissant celui d'échauffer les sentiments patriotiques des jeunes officiers, qui voulaient passer à l'action et ne comprenaient pas la politique de tergiversations du pouvoir.

Quand la guerre éclate, elle surprend donc les Soviétiques autant que les Egyptiens. La défaite, foudroyante, les surprend encore plus. Ils réagissaient à peine à la situation

nouvelle créée par l'agression israélienne, que l'armée égyptienne était mise hors de combat et que ses principaux chefs, déjà au Caire, demandaient à Nasser de démissionner.

Cette démission, on l'a vu, impliquait un coup d'arrêt brutal au développement de l'influence soviétique en Egypte - et partant, dans le reste du monde arabe. Mais il n'y avait alors qu'un seul moyen de transformer la situation dans le sens des intérêts soviétiques: proposer une contribution soviétique directe à l'effort de guerre, redresser la situation militairement et, par là, s'installer au Moyen-Orient. Ni la bourgeoisie soviétique n'était prête à le faire (en courant ainsi le risque d'une guerre mondiale) ni la bourgeoisie d'Etat égyptienne ne pouvait l'accepter librement.

Les Soviétiques ne pouvaient donc que s'incliner devant l'échec - et laisser Nasser s'en aller.

Nasser était donc à la fois rejeté par la bourgeoisie d'Etat - trouvant dans la défaite l'élan et la cohésion provisoire qui lui avaient manqué jusque-là pour imposer un représentant plus conforme à son horizon de classe borné - et abandonné par la bourgeoisie soviétique.

Le 9 juin, Nasser semblait donc ne plus rien représenter.

Il semblait qu'il n'y avait plus qu'à lui donner congé pour que la bourgeoisie égyptienne engageât le dialogue avec l'impérialisme U.S.

Mais c'était compter sans le peuple égyptien.

Celui-ci, rompant les amarres de quinze années de répression et de division systématiques, allait intervenir spontanément, massivement, décisivement, pour bousculer les plans qu'on échafaudait à son insu, contre lui, et pour transformer de fond en comble les données de la situation politique égyptienne et arabe.

La défaite, sa soudaineté et son ampleur, avaient fait éclater tous ses sentiments de révolte réprimée contre la bourgeoisie d'Etat et en particulier contre sa section militaire. Et l'explosion était d'autant plus puissante que, à partir du mois de mai, ses aspirations patriotiques allaient se transformer en une volonté enthousiaste de combattre, de participer à la guerre anti-impérialiste et anti-israélienne qui approchait - volonté que le pouvoir cherchait à transformer en une attente passive des victoires de l'armée régulière.

Quand la défaite apparaît, au lieu de ces victoires, il faudra alors seulement vingt-quatre heures au peuple égyptien

pour accuser le choc et pour se ressaisir après le vertige de la stupéfaction. Sa volonté enthousiaste de lutter, avant le 5 juin, deviendra, le 8, volonté farouche, exacerbée, de rejeter l'affront, de refuser la capitulation que le pouvoir et les Soviétiques lui offraient, de chercher les moyens de poursuivre la guerre - en y assumant, cette fois, un rôle décisif. Châtier les responsables du désastre, demander des comptes aux dirigeants du pays, organiser et armer le peuple pour commencer une nouvelle guerre - telles étaient les pensées des plus larges masses.

Mais le discours de Nasser dévoilait brusquement la réalité de la situation - il n'y avait personne pour répondre à ces aspirations. Au contraire, c'est le camp de la capitulation qui s'appêtait à prendre la situation en main.

Nasser démissionnait pour permettre à une nouvelle équipe - ayant la confiance des milieux bourgeois égyptiens et la sympathie relative des Américains - de négocier la capitulation.

Ainsi, non contents d'avoir mené l'Egypte à la débâcle, les « nouveaux bourgeois » (à commencer - comble de l'ironie - par ces mêmes généraux symbolisant à la fois quinze années de répression et la plus humiliante défaite militaire que l'Egypte ait subie) prétendaient encore dicter au peuple égyptien leurs volontés - prétendaient, en son nom, capituler!

C'est à ce danger, imminent, qu'il fallait dès lors parer. C'est ce complot qu'il fallait, dans l'immédiat, mettre en échec.

Pourquoi, à cet instant, les masses populaires égyptiennes - qui la veille commençaient à huer Nasser - l'ont-elles alors, spontanément, unanimement, désigné pour exprimer leur refus de la capitulation?

Parce que la veille, en acceptant le cessez-le-feu, Nasser apparaissait comme le porte-parole de cette capitulation; alors qu'aujourd'hui, en se retirant, il s'en désolidarisait et révélait que, précisément, les forces de la capitulation avaient choisi un autre porte-parole.

La seule forme concrète, immédiate, offerte au peuple pour exprimer son refus de la capitulation était alors de refuser le changement de leader proposé par les forces de la capitulation.

Cette donnée essentielle de la situation doit être saisie, si l'on veut comprendre la signification historique de la manifestation du 9 juin, du point de vue des masses.

Même des patriotes, des amis sincères du peuple, des

participants directs à cette manifestation - qui raisonnent dans l'abstrait - ne s'expliquent pas l'élan de sympathie toute-puissante pour Nasser, qui a submergé l'Egypte (en même temps que le reste du monde arabe). Ils l'ont vécu mais, le moment passé, s'en étonnent eux-mêmes.

Or, cet élan constitue la manifestation première de la renaissance du mouvement de masse national, l'expression de l'intuition politique spontanée du peuple qui retrouve sa vitalité autonome - mais, tout d'abord, sous une forme ambiguë, née d'une situation ambiguë.

Le mot d'ordre du 9 juin - le rappel de Nasser au pouvoir - s'explique historiquement. Le mouvement de masse national renaissant ce soir-là y exprimait sa volonté de rejeter la capitulation, mais il l'exprimait dans les seuls termes que la situation objective immédiate lui offrait : ou Mohieddine ou Nasser; ou l'homme chargé de se soumettre ou celui qui se retirait pour le laisser jouer ce rôle; ou le triomphe total de Dayan ou le refus de le voir triompher - même si, Nasser remis en selle, nul ne voyait clairement comment il se comporterait.

Car, au cœur même des manifestations qui durèrent toute la nuit du 9 au 10, ceux qui rappelaient Nasser n'avaient plus en lui une confiance totale; ils étaient conscients de sa très grande responsabilité dans les événements qui avaient provoqué la situation présente; ils cristallisaient seulement, sur sa personne, leur volonté de résister au complot qu'on leur préparait.

Aucune organisation populaire de masse, aucun noyau politique dirigeant lié aux masses, aucune forme concrète d'expression consciente et organisée des aspirations populaires, ce soir-là, n'existaient. Cela veut dire que le mouvement de masse n'avait pas d'autre choix possible que Nasser.

C'est pourquoi le mouvement de masse qui, en se manifestant, ne se pose jamais que des problèmes concrets ne se posait alors que la question: Nasser ou Mohieddine?

D'autre part, ce choix prenait corps à un moment crucial où le peuple égyptien vivait, comme un seul homme en une seule fois, la destruction de l'univers politique qui était le sien jusque-là - destruction ressentie physiquement par la nudité de la défaite, multipliée par le pressentiment que chacun avait perdu, au Sinaï, un père, un fils ou un ami.

C'est pourquoi le choix de rappeler Nasser ne sera pas un

choix raisonné et froid. Il sera l'expression sentimentale, tumultueuse, intense de cette volonté populaire dans ce corps meurtri.

Il exprimera, de plus, une situation toute nouvelle. La détermination populaire à poursuivre la lutte est traversée par l'angoisse de n'avoir aucun moyen de le faire. Les larges masses prenaient conscience de leur responsabilité patriotique, en même temps qu'elles prenaient la mesure instinctive de leur impuissance, de leur dénuement politique et organisationnel immédiat. Et la situation - en pleine guerre, en pleine défaite - requérait, plus que jamais, un commandement.

Or Nasser, rejeté par tous ceux qu'il avait servis jusque-là, acquérait d'un seul coup une nouvelle autonomie, vis-à-vis de la classe dominante et des puissances étrangères. On l'a dit, le 9 juin, il ne représentait plus aucune de ces forces.

Les masses populaires retrouvaient alors un leader seul, qui venait de se désolidariser des classes qui s'apprêtaient à capituler - un leader qui reparaisait ainsi, paré de l'auréole d'« indépendance » qu'il commençait à perdre depuis plusieurs années, un leader dont elles avaient, justement un intense besoin.

Alors, il n'est plus que le symbole de la dignité nationale; son personnage, dans l'esprit de tous, se simplifie à l'extrême : il représente cette période de l'histoire vécue, de 1955 à 1967, où l'Egypte a parlé au monde en son nom propre, acquérant un statut nouveau dans le concert des peuples.

Car en cet instant le peuple égyptien se trouve dans une situation où tout est soudainement remis en question, où le passé ressurgit, où l'armée d'occupation israélienne vient prendre, sur les bords du canal, la place de l'armée d'occupation britannique. Et pour faire face à cette situation, une alternative: le choix entre celui qui a symbolisé le défi égyptien à l'agression de 1956 - et le néant. Zakariah Mohieddine remplaçant Nasser, à cet instant, c'est le vide - que seul Dayan peut remplir.

Les masses vont reporter tous leurs espoirs immédiats sur Nasser, avec d'autant plus de chaleur et de sincérité que, impuissantes à s'organiser par elles-mêmes, avec l'urgence qu'imposait la situation, elles sentaient Nasser éloigné du quartier général de la capitulation.

Ici, l'illusion du « pouvoir au-dessus des classes » reprend une vigueur nouvelle - qui se nourrit de cette situation provisoire où Nasser, repoussé par la classe dominante et les

ennemis extérieurs, est choisi par le peuple, en dépit de tous ceux-là réunis, pour représenter sa propre volonté.

L'illusion se renforce donc, mais d'un élément qui la contredit déjà: ce « pouvoir », c'est le peuple qui l'a choisi, cette fois, c'est le peuple qui l'a imposé par sa volonté propre, pour exprimer une détermination politique - celle de poursuivre la lutte.

Il y a donc, dans la nuit du 9 au 10 juin, une réalité nouvelle qui s'exprime sous une forme encore ancienne: le mouvement de masse se manifeste de manière indépendante, même en rappelant Nasser.

C'est un élément fondamental du régime nassérien qui change. Nasser reviendra, toujours le même. Mais le peuple égyptien n'est plus le même. Il lui a donné sa confiance.

Le choix du peuple égyptien comporte donc, déjà, un contenu nouveau: celui de l'entrée directe des masses sur la scène politique, celui d'une responsabilité nouvelle.

Dès lors ce choix n'est plus limité, en fait, à l'alternative - dignité nationale ou humiliation nationale - dans le cadre de laquelle les masses n'avaient aucun rôle spécifique à jouer et où la tutelle idéologique bourgeoise pouvant s'exercer sans frein sur elle. Ce choix, c'est déjà la volonté populaire consciente de résister à l'ennemi contre la tentation passive de se soumettre à lui - tentation qui a gagné la bourgeoisie dans son ensemble. Ce choix est donc un choix de classe.

Le sentiment de la dignité nationale est donc assumé, pour la première fois, depuis longtemps de manière relativement indépendante, par les masses populaires, qui lui donnent un contenu concret: celui de la participation active du peuple à la guerre.

C'est pourquoi, le peuple acquérant un rôle politique qualitativement nouveau, l'attitude et les plans de toutes les forces qui préparaient la relève du nassérisme devront être changés.

Il n'y avait pour ces forces qu'une seule solution possible: accepter le retour de Nasser qui, seul, acquerrait le 9 juin l'autorité nécessaire pour reprendre en main le mouvement de masse.

Israël était brusquement frustré de la victoire politique décisive qu'il comptait remporter en Egypte - la chute de Nasser que le mouvement sioniste avait sciemment transformé en symbole de l'« ennemi d'Israël » pour transformer sa chute en « triomphe d'Israël ». Mais, face au torrent patriotique

populaire égyptien, l'Etat-Major sioniste ne pouvait faire autre chose que s'arrêter sur les bords du canal en espérant que Nasser démobiliserait le mouvement de masse.

Les dirigeants américains n'étaient pas prêts à envisager une forme d'action directe de leur part. Ils ne pouvaient que tabler sur des transformations intérieures - et aucune transformation n'était possible après le 9 juin pour un certain temps. Aucun dirigeant bourgeois égyptien n'avait les moyens de remplacer Nasser.

Il n'y avait plus qu'à le laisser revenir sur sa démission et attendre qu'il fasse le détour politique nécessaire (démobilisation des masses), avant de lui imposer une forme quelconque de capitulation ou alors de le faire remplacer, d'une manière ou d'une autre, quand les masses ne seraient plus là pour le protéger.

La direction soviétique, elle, trouvait là une chance inespérée de transformer son échec en une nouvelle percée. Nasser remis en selle, c'était elle, aussi, qui pouvait derrière lui redorer son blason - alors que la bourgeoisie américaine, principale cible des manifestations du 9 juin, ne pouvait qu'enregistrer un recul d'influence.

Une aide massive, pour reconstituer l'armée égyptienne détruite et pour réactiver l'appareil économique paralysé, ferait de la bourgeoisie soviétique (qui se préparait, le 8, à un retentissant recul dans tout le Moyen-Orient) la force étrangère sans rivale en Egypte comme en Syrie et lui donnerait de nouveaux atouts politiques, contre les Etats-Unis, dans la plupart des autres pays arabes.

En effet, cette aide était vitale à Nasser, s'il voulait rétablir, en deux ou trois ans, son appareil d'Etat politique et militaire - et il ne pouvait la trouver que chez les Soviétiques, dans la situation politique où il était rappelé au pouvoir. Sans eux, la faillite politique, militaire et économique du régime était impossible à surmonter.

C'est ce qui, enfin, allait mener la bourgeoisie d'Etat égyptienne à accepter Nasser et l'aide soviétique massive qu'il lui fallait. Elle n'avait pas d'autre choix dans l'immédiat. C'était lui ou le « chaos populaire » - en particulier, la possibilité que les masses trouvent, peu à peu, le chemin de l'action politique directe.

D'ailleurs, accepter Nasser et l'aide soviétique n'était pas un choix délibéré: la bourgeoisie égyptienne dans son ensemble était alors incapable de faire et d'imposer un choix.

Rendue vulnérable par la défaite, c'est-à-dire par l'effondrement de l'élément qui constituait l'assise même de sa position sociale et politique, terrorisée par une situation politique dont le contrôle lui échappait, elle ne pouvait que s'en remettre à Nasser, comme le dernier rempart contre la rue.

Toutes ces forces qui, la veille encore, se faisaient face sur le champ de bataille se rejoignaient ainsi face au peuple égyptien en mouvement. Interloquées, alors qu'elles se préparaient, chacune suivant ses positions acquises, à disposer entre elles du destin de l'Égypte, leurs plans renversés par cette irruption, perdant toute initiative, elles trouvaient dans un nouveau gouvernement nassérien le dénominateur commun provisoire de leurs diverses stratégies, bloquées brusquement par le mouvement patriotique de masse.

Deux contradictions décisives, au sein de la société égyptienne, vont alors s'aiguiser de plus en plus. La première contradiction oppose la volonté patriotique et démocratique des masses égyptiennes aux intérêts conservateurs de la bourgeoisie.

La deuxième contradiction est celle qui s'aiguise entre les possibilités objectives de l'épanouissement de certaines formes de démocratie de masse et les possibilités subjectives politiques et organisationnelles de mener le mouvement populaire le plus loin possible sur la voie de la guerre de libération.

Cette contradiction est ressentie, dans la conscience des masses, comme un besoin de plus en plus pressant qu'ils ne voient pas comment satisfaire, comme une évidence démentie par la réalité - et développe un sentiment d'impuissance en même temps que des capacités de révolte contenues, qui vont s'exprimer par des tempêtes de masse entrecoupées de périodes d'abattement et de désorientation.

Les masses veulent désormais donner un contenu de classe concret à la défense de leur patrie - elles veulent s'armer et entrer dans la lutte. Mais elles ne le peuvent pas toutes seules. Nasser reste la seule direction digne de confiance qu'elles reconnaissent. Or, Nasser ne veut pas qu'elles s'arment et qu'elles entrent dans la lutte.

Elles vont, pas à pas, en prendre conscience, et vont s'insurger plusieurs fois contre cet état de choses. Mais à chaque fois, portées par leur élan, elles découvrent leur incapacité d'avancer de manière indépendante. Et à chaque fois, elles reculent, désorientées, angoissées, devant le vide

que leur ouvre leur propre initiative.

